



ROSAMUNDE PILCHER

Les pêcheurs de coquillages

ROMAN



ROSAMUNDE PILCHER

LES PÊCHEURS DE COQUILLAGES

Les Pêcheurs de coquillages... Un ciel lourd de nuages, une plage aux reflets nacrés et trois enfants à la peau brunie, les pieds dans l'eau. Pour les collectionneurs, ce n'est qu'une toile mineure du grand Lawrence Stern, mais pour Pénélope, c'est le souvenir d'une enfance heureuse et bohème, à jamais immortalisée par son père. Après une vie riche et bien remplie, elle n'aspire désormais qu'à une retraite paisible au bord de l'océan, à contempler cette œuvre qu'elle aime tant. Mais quand le tableau devient l'objet de toutes les convoitises, sa famille menace de voler en éclats. Plongée dans le souvenir des grandes passions et tragédies qui ont rythmé sa vie, Pénélope sait que la seule décision à prendre est celle que lui dicte son cœur.

Véritable best-seller lors de sa première publication, *Les Pêcheurs de coquillages* est un classique qui a déjà touché des millions de lecteurs dans le monde, et fait partie des 50 romans préférés des Britanniques, d'après la BBC.

Rosamunde Pilcher (1924-2019) est une romancière anglaise, titulaire de l'ordre de l'Empire britannique. Elle est l'auteur de 28 romans, qui ont rencontré un succès international avec des traductions dans 20 langues et plus de 60 millions de livres vendus dans le monde.

Traduit de l'anglais par Claire Fargeot et Jean-André Rey

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-251-5



9 782385 292515

9,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

LES PÊCHEURS
DE COQUILLAGES

Titre original : *The Shell Seekers*

© 1987 by Rosamunde Pilcher

© Belfond 1990, 1998 pour la traduction française

Traduit de l'anglais par Claire Fargeot et Jean-André Rey

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-251-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Rosamunde Pilcher

LES PÊCHEURS
DE COQUILLAGES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Claire Fargeot et Jean-André Rey*



À mes enfants et petits-enfants

PROLOGUE

Le taxi – une Rover d’un vieux modèle – bringuebalait sur la route à une allure poussive. Février tirait à sa fin. La terre gelée scintillait sous le pâle soleil hivernal. Çà et là, de minces colonnes de fumée s’élevaient des fermes ; les moutons se serraient frileusement autour des abreuvoirs.

Pénélope Keeling s’adossa à la banquette avec un soupir d’aise. Jamais, songea-t-elle, ce paysage pourtant familier ne lui avait paru si beau.

Au carrefour, le véhicule ralentit, freina en émettant un crissement de pneus, tourna et descendit la colline.

Temple Pudley était un village typique des Cotswolds, aux massives maisons de pierre grise entourant l’église et son cimetière. Dans les rues désertes – les enfants n’étaient pas encore rentrés de l’école –, seul un vieil homme en mitaines bravait le froid, avec son chien.

— Où habitez-vous ? demanda le chauffeur par-dessus son épaule.

Pénélope se pencha, le cœur battant. Bientôt chez elle, enfin !

— Un peu plus loin, sur la droite. Une barrière blanche... Voilà, c'est ici !

Le taxi s'engagea dans l'allée et s'arrêta devant la maison, baptisée Podmore's Thatch.

Emmitouflée dans sa cape, Pénélope s'extirpa du véhicule et fouilla dans son sac pour chercher ses clefs. Le chauffeur sortit sa valise du coffre puis la regarda, les sourcils froncés.

— Personne n'est venu vous accueillir ?

— Non ! Je vis seule et tout le monde me croit à l'hôpital.

— Seule ? Dans ce cas... Prenez bien soin de vous !

Il avait l'air si jeune, avec sa chevelure ébouriffée !

— C'est promis, assura-t-elle en souriant.

— Je vais vous aider à porter votre valise, déclara-t-il d'autorité.

Ils traversèrent la cuisine et s'engagèrent dans l'escalier menant à l'étage. La demeure embaumait la cire. Mme Plackett – que Dieu la bénisse ! – n'avait pas chômé. En fait, elle appréciait les absences de Pénélope, qu'elle mettait à profit pour lessiver les balustrades ou astiquer les cuivres et l'argenterie.

Pénélope entra dans sa chambre, le jeune homme sur les talons.

— Puis-je faire autre chose pour vous ? demanda-t-il.

— Non, vraiment rien. Je vous remercie. Combien vous dois-je ?

Il répondit, l'air un peu embarrassé. Amusée, elle le régla, lui dit de garder la monnaie, puis le raccompagna au rez-de-chaussée.

Il répugnait encore à partir, comme s'il se sentait responsable du sort de la vieille dame. Peut-être avait-il une grand-mère à qui elle ressemblait ?

— Êtes-vous sûre de n'avoir besoin de rien ?

— Certaine. D'ailleurs mon amie Mme Plackett doit venir demain. Vous voyez, je ne serai plus seule.

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Parfait... Alors je m'en vais.

— Au revoir, et merci encore !

Elle referma derrière lui. Seule chez elle, enfin... Quel soulagement ! Elle retrouvait sa maison, ses affaires, sa cuisine. Le poêle à pétrole ronronnait. Il régnait une douce chaleur. Après avoir dégrafé sa cape, elle la laissa glisser sur le dossier d'une chaise. Une pile de courrier attendait sur la table. Elle la parcourut, n'y vit rien d'intéressant, la reposa et passa dans le jardin d'hiver attendant. Ces derniers jours, elle avait souvent redouté que ses plantes ne souffrent du gel ou de la soif. Dieu merci, Mme Plackett avait veillé à cela comme au reste. La terre des pots était humide, les feuilles d'un vert luisant. Un géranium précoce s'ornait même de jeunes pousses. Derrière la verrière, les arbres du jardin dressaient encore leur dentelle noirâtre vers le ciel, mais les premiers aconits perçaient au pied du grand chêne.

Quittant le jardin d'hiver, elle regagna l'étage pour défaire ses bagages. Cependant, tout au bonheur d'être de retour, elle se laissa distraire et se mit à déambuler d'une pièce à l'autre, arrangeant un rideau ici, caressant un meuble là. Tout était

à sa place, paisible... Elle redescendit, prit la pile de courrier et, cette fois, traversa la salle à manger jusqu'au salon. La pièce, sa préférée, contenait tout ce qu'elle avait de plus cher : son secrétaire, ses tableaux, ses fleurs. S'approchant de l'âtre, elle craqua une allumette pour embraser le petit bois ; puis, après avoir empilé des bûches, elle regarda les flammes s'élever. La maison vivait de nouveau... Désormais, elle n'avait plus aucune excuse. Il fallait téléphoner à l'un de ses enfants afin de lui raconter ce qu'elle avait fait.

Oui, mais lequel ? Elle s'assit pour mieux réfléchir. En théorie, elle aurait dû appeler Nancy, l'aînée, si sérieuse, si consciente de ses devoirs filiaux. Seulement voilà : Nancy serait horrifiée, elle s'affolerait, se répandrait en récriminations. Non ! Pénélope n'avait pas encore assez d'énergie pour affronter Nancy.

Noël ? Après tout, c'était l'homme de la famille. Mais elle sourit malgré elle, tant lui semblait absurde l'idée d'attendre de lui le moindre conseil, le moindre avis sensé. « J'ai décidé de quitter l'hôpital, Noël, et je suis rentrée à la maison. » Ce à quoi il répondrait, selon toute probabilité : « Ah bon ? »

Pénélope fit donc ce par quoi elle aurait dû commencer. Elle décrocha son téléphone et composa le numéro d'Olivia, à son bureau londonien.

— Bonjour, ici *Véé-nus* !

La standardiste psalmodiait toujours le nom du magazine.

— Je voudrais parler à Olivia Keeling, s'il vous plaît.

— Un instant.

Pénélope attendit. Une seconde voix se fit entendre.

- Bonjour. Le secrétariat de Mlle Keeling.
Appeler Olivia était à peu près aussi facile que joindre le président des États-Unis.
- Je désire parler à Mlle Keeling.
- Je suis désolée. Mlle Keeling est en réunion...
- Autour d'une table ronde, ou dans son propre bureau ?
- Eh bien... dans son bureau, mais elle reçoit quelqu'un.
- Dans ce cas, prévenez-la, je vous prie. Je suis sa mère et c'est très urgent.
- Si vous pouviez patienter...
- Impossible, répliqua Pénélope. Je n'en ai pas pour longtemps.
- Très bien.
- Il y eut une nouvelle pause puis, enfin, Olivia.
- Excuse-moi de te déranger, Olivia...
- Quelque chose ne va pas, Maman ?
- Non, tout va très bien.
- Dieu merci ! Tu appelles de l'hôpital ?
- Non ! De chez moi.
- De *chez toi* ? Quand donc es-tu rentrée ?
- Aujourd'hui, en début d'après-midi.
- Ne devait-on pas te garder une semaine ?
- Si ! Seulement, je m'ennuyais. Je ne pouvais pas fermer l'œil de la nuit. La vieille dame à côté de moi ne cessait de bavarder... Je devrais dire de délirer, la pauvre femme. Bref, j'ai expliqué au médecin que j'en avais par-dessus la tête, j'ai plié bagage et je suis partie.
- Contre avis médical, commenta Olivia d'un ton résigné, sans la moindre surprise.
- Exactement. Et je me porte comme un charme. Un chauffeur de taxi fort gentil m'a raccompagnée.

— Mon Dieu, Maman, tu es incorrigible, s'écria Olivia en riant. Moi qui allais venir te voir à l'hôpital ce week-end. Avec des kilos de raisin que j'aurais mangé moi-même.

— Tu pourrais les apporter ici, suggéra Pénélope qui s'en repentit aussitôt, craignant de paraître regretter sa solitude, d'implorer la présence de sa fille.

— À vrai dire... si tu te sens bien, j'aimerais autant remettre de quelques jours. Je suis débordée. As-tu prévenu Nancy ?

— Pas encore. J'y ai songé, puis renoncé. Elle complique tant les choses ! Je l'appellerai demain, lorsque Mme Plackett sera là.

— Promets-moi de ne pas te fatiguer, de ne pas recommencer à arracher des souches dans le jardin.

— Aucun risque. La terre est bien trop dure pour l'instant !

— Alors, c'est parfait. Écoute, Maman, je dois te laisser. Je suis avec un collègue...

— Je sais, ta secrétaire me l'a dit. Pardonne-moi de t'avoir dérangée. Je voulais te mettre au courant.

— Tu as bien fait. Rappelle-moi et soigne-toi bien, surtout.

Après avoir raccroché, Pénélope s'enfonça dans son fauteuil.

Voilà ! Elle n'avait plus rien à faire. Elle se rendit soudain compte qu'elle était lasse, mais d'une lassitude agréable, comme apaisée par l'ambiance familière de la demeure. Pour la première fois depuis des années, elle éprouvait une sensation de pur bonheur, sans raison précise. *C'est parce que je suis vivante*, songea-t-elle. *J'ai soixante-quatre ans, je*

viens d'avoir – à en croire ces idiots de médecins – un infarctus, et j'ai survécu. Mais c'est du passé, à présent. Je n'en parlerai plus, je n'y penserai plus, jamais. Je peux voir, toucher, entendre, profiter de la vie. Il y a des acornits et des perce-neige dans le jardin ; le printemps ne tardera plus. Je le verrai naître. Je contemplerai ce miracle toujours renouvelé. Je sentirai la chaleur croître, semaine après semaine. Et je ferai moi-même partie de ce miracle...

Elle se rappela une belle histoire sur Maurice Chevalier. « Quel effet cela fait-il d'avoir soixante-dix ans ? » lui avait-on demandé. « Ce n'est pas trop mal, avait-il répondu, si l'on songe à ce qui nous attend. »

Mais Pénélope Keeling se sentait mille fois mieux que « pas trop mal ». La vie, désormais, n'était plus un simple fait banal, qui allait de soi sans qu'on y réfléchisse ; c'était un don, une grâce, et chaque nouveau jour s'annonçait comme une promesse savoureuse. *Je profiterai de chaque instant*, se jura-t-elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi forte, aussi optimiste. Comme si elle était jeune de nouveau, que tout recommençait et qu'un merveilleux événement était sur le point de se produire.

CHAPITRE I

NANCY

Nancy Chamberlain en avait parfaitement conscience. Lorsqu'elle se lançait dans les occupations les plus simples, les plus innocentes, une montagne de complications se dressait aussitôt sur son chemin.

Ce matin, par exemple. Une banale journée de mars. Tout ce qu'elle avait à faire – ce qu'elle avait *prévu* de faire –, c'était prendre le train de 9 h 15 de Cheltenham à Londres, déjeuner avec sa sœur Olivia, passer chez Harrods, peut-être, puis rentrer chez elle. Était-ce un programme si extravagant ? Non ; un simple rendez-vous pour discuter de la situation, envisager des décisions. Pourtant, dès l'instant où elle avait fait allusion à ses projets, elle n'avait rencontré chez ses proches que des objections ou, pire, une totale indifférence.

La veille au soir, après avoir téléphoné à Olivia, elle s'était mise en quête de ses enfants. Elle les avait trouvés dans le petit salon qu'elle appelait, par euphémisme, la bibliothèque. Vautrés sur le sofa, près du feu, ils regardaient la télévision.

— Je dois aller à Londres demain, mes chéris. Tante Olivia et moi avons à parler de Grand-mère Pen...

— Si tu vas à Londres, qui emmènera Éclair chez le maréchal-ferrant ?

C'était Mélanie qui venait d'interrompre sa mère. L'œil rivé sur le chanteur de rock qui se trémoussait sur l'écran, elle mâchonnait l'extrémité de sa queue-de-cheval. Elle avait quatorze ans et, se répétait sa mère, traversait l'« âge ingrat ».

— Je demanderai à Croftway de s'en charger. Il devrait très bien s'en tirer.

Croftway, leur jardinier-homme à tout faire, habitait avec son épouse au-dessus des écuries. Il détestait les chevaux, ne cessait de les rudoyer et les terrorisait, mais il avait pour tâche de s'en occuper et Nancy se plaisait à l'appeler parfois le « palefrenier ».

Rupert, âgé de onze ans, protesta à son tour.

— J'ai dit à Tommy Robson que j'irais prendre le thé chez lui, demain. Je dois lui emprunter des magazines de football. Comment je vais rentrer si tu n'es pas là ?

C'était la première fois qu'il en parlait. Refusant de perdre son sang-froid, consciente que la moindre objection lui vaudrait un chœur de lamentations et de « ce n'est pas juste ! », elle répliqua le plus calmement possible qu'il pourrait revenir en bus.

— Mais cela m'oblige à marcher depuis le village !

— Il y a cinq cents mètres, à peine.

Elle sourit, essayant de l'amadouer.

— Pour une fois, tu n'en mourras pas !

Elle espéra en vain un sourire en retour. Il se remit à fixer l'écran, maussade.

Elle attendit. N'allaient-ils pas s'enquérir de leur grand-mère, s'inquiéter de sa santé ? Ou, au moins, quémander des cadeaux de Londres ? Mais non. Ils s'étaient enfermés dans un silence boudeur. Elle quitta la pièce. Aussitôt, l'atmosphère glaciale du hall la saisit.

On sortait d'un hiver rigoureux. De temps à autre, Nancy répétait avec conviction à qui voulait l'entendre que le froid ne la gênait pas. Elle n'était pas frileuse et, d'ailleurs, pouvait-on avoir froid dans sa propre maison, où il y avait toujours tant à faire ?

Ce soir, pourtant, le vent qui s'engouffrait sous la porte d'entrée la fit frissonner. Elle serra son cardigan contre elle, découragée. Non seulement ses enfants s'étaient montrés désagréables, mais elle devait maintenant affronter la redoutable Mme Croftway, à la cuisine...

Ils habitaient une très vieille maison, un presbytère de l'époque du roi George, dans un village pittoresque des Cotswolds. Une adresse élégante, qu'elle donnait avec fierté aux commerçants. « Vous mettrez cela sur mon compte. Mme George Chamberlain, Le Vieux Presbytère, Bamworth, Gloucestershire... » Elle avait même fait imprimer un coûteux papier à lettres bleu pâle, chez Harrods. Les détails de ce genre lui importaient beaucoup, parce qu'ils faisaient impression.

Elle et George s'étaient installés là juste après leur mariage. Peu de temps avant, le pasteur qui

occupait la demeure avait informé ses supérieurs que ses maigres revenus lui interdisaient désormais d'entretenir à la fois sa nombreuse famille et cette immense et inconfortable bâtisse. L'archidiacre venu en visite ayant contracté une pneumonie dont il avait failli mourir, le diocèse s'était enfin résolu à construire un nouveau presbytère. Un bungalow de brique neuf se dressait désormais à l'autre bout du village, et le vieil édifice avait été mis en vente.

George et Nancy l'avaient acheté. « Nous avons sauté sur l'occasion ! » expliquait Nancy à ses amis comme s'ils avaient déployé un flair remarquable. Elle s'aperçut seulement par la suite qu'ils l'avaient eu pour un prix dérisoire parce que personne d'autre n'en voulait.

« Il y a beaucoup de travaux à faire, bien sûr, mais c'est une maison délicieuse, d'un style très pur... un grand terrain... des enclos, des étables... à une demi-heure de Cheltenham et du bureau de George. L'idéal, en fait. »

Oui, l'idéal. Pour Nancy, qui avait grandi à Londres, la demeure concrétisait tous ses rêves d'adolescente, nourris de la lecture de Barbara Cartland et de Georgette Heyer. Le bal des Débutantes, un mariage en blanc avec demoiselles d'honneur, sa photographie dans le *Tatler*, un notable pour époux, telles étaient alors ses modestes ambitions. Elle avait eu tout cela, sauf le bal, et elle régnait désormais sur un domaine des Cotswolds, avec un cheval à l'écurie et un vaste jardin pour les fêtes de la paroisse. Elle avait les amis qu'il fallait, les chiens qu'il fallait ; George, responsable local du Parti conservateur, lisait le sermon chaque dimanche matin.

Au début, tout s'était déroulé à la perfection. Ils ne manquaient pas d'argent à cette époque. Ils avaient restauré la vieille maison, installé le chauffage central, Nancy avait meublé les pièces en style victorien et drapé sa chambre à coucher d'une profusion de chintz. Au fil des années, cependant, l'inflation était passée par là. Le prix du fuel, les gages des domestiques avaient grimpé en flèche. L'entretien de la demeure augmentait sans cesse, et Nancy se disait parfois qu'ils avaient peut-être vu trop grand.

Comme si cela ne suffisait pas, ils devaient désormais faire face à de lourdes dépenses d'éducation. Mélanie et Rupert étaient tous les deux externes dans des écoles privées de la région. Mélanie fréquenterait sans doute la sienne jusqu'au baccalauréat, mais Rupert devait partir pour Charlesworth, le collège où son père l'avait inscrit le lendemain même de sa naissance. George avait bien souscrit alors une assurance spéciale, mais le capital couvrait désormais à peine – en 1984 – un simple trajet en train.

Un jour, Nancy s'était confiée à sa sœur, comptant sur les conseils avisés d'une femme d'affaires. Mais Olivia ne lui avait témoigné aucune sympathie.

— Ces collèges privés sont un anachronisme, avait-elle déclaré. Envoie-le donc au lycée, qu'il se frotte un peu aux gens ordinaires. Cela lui sera plus utile, à long terme, que de rester confiné dans des traditions archaïques.

C'était hors de question. Ni George ni Nancy n'auraient supporté de confier leur unique fils à un établissement public. Dans son for intérieur, Nancy aurait même aimé l'inscrire à Eton. Elle s'imaginait

en chapeau à fleurs, assistant aux garden-parties du prestigieux collège... Non, vraiment, Charlesworth était le minimum qu'ils puissent envisager.

— C'est hors de question, avait-elle affirmé d'un ton sec.

— Qu'il décroche une bourse, alors. C'est à lui d'agir. À quoi bon vous saigner aux quatre veines pour ce garçon ?

Mais Rupert n'était pas bon élève. Il n'avait aucune chance d'obtenir une bourse, et ses parents le savaient.

— Dans ce cas, avait conclu Olivia que le sujet ennuyait, vous n'avez à mon avis pas d'autre solution que de vendre le presbytère pour acheter une maison moins lourde à entretenir. Pense à toutes les économies que vous feriez.

Cette perspective horrifiait Nancy plus encore que l'idée de mettre son fils dans un lycée d'État. D'abord, ce serait renoncer à tout ce pour quoi elle avait lutté. Ensuite, une voix intérieure lui soufflait que, une fois la famille installée dans la banlieue de Cheltenham et privée de son cheval, du Comité conservateur, des gymkhanas et des fêtes de la paroisse, elle perdrait tout intérêt aux yeux de leurs amis bien nés et, livrée à elle-même, glisserait dans un redoutable anonymat.

Elle frissonna une fois de plus, se ressaisit puis, chassant ces visions lugubres, se dirigea d'un pas ferme vers la cuisine. Là, du moins, un poêle répandait une chaleur réconfortante. Quel dommage qu'ils ne puissent pas tous vivre dans cette pièce, songeait-elle parfois, surtout à cette époque de l'année. D'autres familles auraient succombé sans hésiter à la tentation... Mais ils n'étaient pas n'importe

qui. Lorsque, petite fille, Nancy résidait encore dans la grande maison d'Oakley Street, à Londres, sa mère – Pénélope Keeling – se tenait en permanence dans sa cuisine. C'est là qu'elle préparait de substantiels repas, écrivait son courrier, élevait ses enfants, ravaudait, et recevait ses innombrables hôtes. Or, Nancy avait toujours eu un peu honte de sa mère, de ce mode de vie chaleureux mais bohème. Dès l'enfance, elle avait juré qu'en se mariant elle aurait un salon et une salle à manger, comme les autres. Et qu'elle mettrait le moins possible les pieds à la cuisine.

Par bonheur, George partageait ses opinions. Certes, quelques années plus tôt, ils s'étaient résolus, après une sérieuse discussion, à prendre le petit déjeuner à la cuisine, jugeant qu'un confort accru valait bien une légère baisse de standing ; mais ils se refusaient à aller plus loin. En conséquence, on servait le déjeuner et le dîner dans l'immense salle à manger à haut plafond, sur une table disposée selon les règles de l'art. Quand elle recevait, deux ou trois heures avant le début du repas, Nancy allumait le radiateur électrique et n'avait jamais compris pourquoi les femmes arrivaient drapées dans leur châle. Un soir même – elle ne l'oublierait jamais – elle avait deviné, sous le smoking d'un hôte, la présence irréfutable d'un épais pull-over. On ne l'avait jamais plus invité.

Mme Croftway, devant l'évier, pelait des pommes de terre pour le dîner. C'était une personne très collet monté (infiniment plus que son rustre de mari), qui portait un tablier blanc comme si cela suffisait à rendre sa cuisine digne de celle d'un chef. Ce n'était pas le cas, mais du moins sa présence signifiait-elle

que Nancy n'avait pas à se charger elle-même du dîner.

Nancy se décida.

— Euh, madame Croftway, il y a un léger changement de programme. Je dois déjeuner demain avec ma sœur, à Londres. Nous avons à discuter de ma mère.

— Je la croyais sortie de l'hôpital.

— C'est exact, mais j'ai parlé à son médecin et il affirme qu'elle n'est plus en état de vivre seule. Certes, elle s'est très bien remise de son infarctus, seulement on ne sait jamais...

Elle donnait ces détails non pour se faire plaindre, mais pour se gagner les bonnes grâces de Mme Croftway qui, elle le savait, adorait dissenter sur les maladies.

— Quand ma mère a eu une crise cardiaque, déclara la cuisinière, elle est devenue toute bleue, avec les mains si gonflées qu'on a dû couper son alliance.

— Je ne le savais pas.

— Elle ne pouvait plus rester seule. Je l'ai fait venir chez nous et lui ai donné la meilleure chambre, mais c'était une vraie torture, croyez-moi. Elle cognait par terre avec sa canne. Je devais sans cesse monter et descendre l'escalier. J'étais épuisée. Le médecin l'a mise à l'hôpital et elle y est morte.

Ainsi s'achevait la déprimante saga. Mme Croftway retourna à ses pommes de terre. Nancy reprit d'un air gêné :

— Je suis désolée. Quel malheur pour vous... Était-elle très âgée ?

— Quatre-vingt-six ans moins une semaine.

— Ma mère n'a que soixante-quatre ans, répondit Nancy. Elle n'aura aucune séquelle, j'en suis sûre.

Mme Croftway jeta une pomme de terre dans la casserole et se tourna vers Nancy. Elle regardait rarement les gens en face ; mais, quand cela arrivait, ses yeux pâles et étrangement fixes déconcertaient son interlocuteur.

Son opinion sur cette Mme Keeling, la mère de Nancy, était arrêtée. Elle ne l'avait rencontrée qu'une fois, et cela lui avait suffi. Une grande femme aux yeux noirs, l'air d'une gitane, affublée d'oripeaux qu'on aurait mieux vus à une vente de charité. Et têtue, avec cela, insistant toujours pour venir laver la vaisselle à la cuisine, alors que Mme Croftway avait ses habitudes et détestait être dérangée.

— C'est drôle qu'elle ait eu une crise cardiaque, fit-elle observer. Elle m'avait paru solide.

— Oui, nous avons tous eu un grand choc, ajouta Nancy d'un ton pieux, comme si sa mère était déjà morte et qu'on ne pouvait plus parler d'elle normalement.

Mme Croftway fit la moue.

— Soixante-quatre ans ? Je lui en aurais donné pour le moins soixante-dix. Mais alors, quel âge avez-vous donc ?

Elle dépassait les bornes. Quelle grossièreté ! Nancy se raidit, le rouge aux joues. Si seulement elle avait eu le courage de riposter avec vigueur ! Hélas ! Mme Croftway risquerait de donner son congé. Et comment se débrouillerait-elle alors avec les chevaux, la maison, sa famille à nourrir ?

— Je...

Elle bredouillait et dut s'éclaircir la gorge avant de répondre :

— J'ai quarante-trois ans.

— Pas plus ? J'aurais plutôt dit la cinquantaine...

Nancy eut un petit rire, pour tourner les choses à la dérision.

— Voilà qui n'est pas très flatteur, madame Croftway.

— Votre poids, voilà le problème. C'est cela qui vous vieillit. Vous devriez suivre un régime. Faut dire que grossir, c'est mauvais pour la santé. C'est *vous* qui aurez une crise cardiaque, la prochaine fois.

Je vous déteste, madame Croftway. Je vous déteste !

— Il y a un très bon régime dans le *Woman's Own* de cette semaine. Un jour un pamplemousse, le lendemain un yaourt. À moins que ce ne soit l'inverse... Je peux vous l'apporter, si vous voulez.

— Vous êtes très aimable.

La voix de Nancy tremblait. Elle prit une profonde inspiration et tenta de reprendre le contrôle de la situation.

— Ce dont je voulais vous entretenir, madame Croftway, c'est de la journée de demain. Je dois prendre le train de 9 h 15. Je n'aurai pas le temps de faire beaucoup de rangement, je m'en remets à vous... Par ailleurs, auriez-vous l'extrême bonté de nourrir les chiens ? Je préparerai leurs bols. Ensuite, peut-être, une petite promenade dans le jardin... Et aussi – elle se hâta de couper court aux objections – si vous vouliez bien laisser le message à M. Croftway... demandez-lui d'emmener Éclair chez le maréchal-ferrant. Cela m'ennuierait de devoir remettre le ferrage.

— Oh ! pour cela, dit Mme Croftway d'un ton sceptique, je ne sais s'il pourra se débrouiller seul avec cet animal.

— Je suis sûre que si, il l'a déjà fait. Et pour demain soir, à mon retour, peut-être pourrions-nous avoir

de l'agneau pour dîner ? Ou des côtelettes, avec les délicieux choux de Bruxelles de M. Croftway ?

Nancy ne trouva le temps de parler à George qu'après le dîner. Avant cela, elle avait prévenu par téléphone la femme du pasteur qu'elle n'assisterait pas au Comité féminin du lendemain, surveillé les devoirs des enfants, aidé Mélanie à chercher ses chaussons de danse... Quand elle rejoignit enfin son mari, il était installé dans la bibliothèque avec son journal et un verre de whisky, comme tous les soirs.

Nancy referma la porte. Plongé dans la lecture du *Times*, George ne leva pas les yeux. Elle se servit un whisky à son tour et alla s'asseoir face à lui, dans un fauteuil. Elle devait se dépêcher avant qu'il n'allume la télévision pour les informations... et ne devienne sourd à tout entretien.

— George ? Peux-tu m'écouter une minute, s'il te plaît ?

Il acheva la lecture de son article, puis posa son journal avec réticence. Ses cheveux rares et grisonnants, ses verres sans monture et son costume sombre lui donnaient l'air d'un vieux monsieur. Bien qu'il n'ait guère plus de cinquante ans, il s'imaginait qu'une tenue austère convenait mieux à sa profession d'avoué et inspirait confiance à ses clients. Nancy ne pouvait s'empêcher de penser, pour sa part, qu'un veston de tweed élégant et des lunettes d'écaille n'auraient sûrement pas nui aux activités de la firme Chamberlain, Plantwell & Richards. Au contraire ! Depuis qu'une autoroute la reliait à Londres, la région était devenue très recherchée. Les résidences secondaires se multipliaient.